

Elisabeth Lardeaux

La Valse des rencontres

Nouvelles



Elisabeth Lardeaux

La Valse des rencontres

© Elisabeth Lardeaux, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5246-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À A.-M.L, qui voulait tant que j'écrive des nouvelles.

À D.G, ma chère marraine, qui aime tant ce que j'écris.

Abigaël

Tous les dimanches matin, je cours une heure dans le quartier, à petites foulées, simplement munie de mon portable et d'une pièce d'identité.

Ce jour-là, je m'accordais une pause dans le lotissement, allée Marie Curie. Les mains appuyées sur les cuisses, au bord de la crampe, j'aperçus devant le portail d'une maison ocre, en bordure de trottoir, une frêle silhouette immobile. C'était une vieille dame assise dans un fauteuil de jardin, une couverture grise posée sur les genoux. Elle avait un air absent et son minois de musaraigne me fit immédiatement penser à Miss Marple. Se sentant observée, elle finit par regarder dans ma direction.

— Bonjour Madame ! lançai-je.

— Bonjour ! Ils vont venir me chercher ?

— Qui ?

— Mes parents, ils doivent venir me chercher. J'ai terminé mon cours de danse. Ils vont venir ?

J'hésitai deux secondes.

— Ils vont arriver, il y a beaucoup de circulation vous savez, c'est dimanche !

— Dimanche ? Tiens, je croyais qu'on était jeudi...

— C'est pas grave, on se mélange les pinceaux, à force...

— Les pinceaux ? Vous êtes peintre ? demanda-t-elle en plantant son regard myosotis dans le mien.

— Un peu oui, amatrice.

— C'est mon rêve d'être peintre ! Je voudrais être peintre quand je serai grande.

— Écoutez, ils ne vont pas tarder, je vous laisse !

Elle retomba dans sa prostration mélancolique. Derrière elle, j'aperçus une vitre entrouverte sur la façade de la villa et repris ma course, rassurée par ce signe de présence.

Le dimanche suivant, je me dirigeai vers l'allée Marie Curie, me demandant si la petite dame allait me reconnaître. Je la retrouvai strictement au même endroit et dans la même position, perdue dans ses pensées.

— Abigaël ? Tu es venue ?

— Absolument, miss Marple ! Vous permettez que je vous appelle miss

Marple ?

— Oui !

Et son visage s'éclaira d'une joie enfantine, dévoilant un sourire édenté mais encore gracieux.

— Tu as un cadeau pour moi ?

— C'est à dire...

Je me baissai et cueillis une pâquerette que je lui tendis. Elle se pencha alors, dans des effluves de lavande, et saisit mon modeste présent d'une main noueuse remplie d'ecchymoses.

— Merci ma chérie !

Et je la laissai promptement, absorbée par la contemplation d'une fleur dont nul n'aurait pu dire ce qu'elle lui évoquait.

Dès lors, je m'appliquais à toujours apporter une petite attention à la vieille dame : une coquille d'escargot qui lui plut énormément, un prospectus qu'elle inspecta dans tous les sens, une plume de tourterelle arrachée à sa propriétaire par mon chat et que j'avais glissée dans ma poche. Je passais quelques minutes auprès d'elle, sentant qu'elle appréciait de plus en plus ma compagnie à défaut de me reconnaître. J'avais renoncé à lui demander son prénom qu'elle était incapable d'énoncer et l'appelais Jane, ce qui semblait lui convenir autant qu'à moi. Ses vêtements étaient propres et variés ; visiblement on s'occupait d'elle. Un samedi, je la trouvai en pleurs, comme frappée d'un inconsolable chagrin, et lui offris mon paquet de mouchoirs en papier. Le portail était fermé, personne à l'horizon. Je sonnai trois fois, sans réponse. Désespérée, je cherchais un moyen de la divertir jusqu'à ce qu'une idée saugrenue me traversât l'esprit. Je me mis à exécuter des mouvements de danse désarticulés, enchaînant les pirouettes comme j'avais vu faire par un auguste au cirque, sauf que ma prestation devait se passer de fanfare. D'abord étonnée, bouche bée devant mes gesticulations, ma spectatrice finit par ébaucher un sourire puis, à ma grande satisfaction, se mit à applaudir, des étoiles plein les yeux. Je me dépêchai de partir en courant.

Une fois, je lui montrai quelques tableaux sur des cartes postales qui me servaient de modèles pour mes toiles. Je guettais ses réactions avec curiosité. *Le cri* de Munch ne l'émut pas, pas plus que *La Nuit étoilée*. Elle s'attarda sur *La jeune fille à la perle*, grimaça sur *Guernica* et balança à terre un monochrome d'Yves Klein. Je la regardais faire,

amusée. Soudain, son attention se fixa sur un autoportrait de Marie Laurencin daté de 1928 : elle le scrutait, comme fascinée, le caressait du doigt, et finit par prononcer :

— Abigaël !

— Qui est Abigaël, Jane ? Vous pouvez me dire ?

— Abigaël !

Je rangeai mes cartes postales mais ne pus me résoudre à lui enlever celle qui avait retenu son attention, et la laissai tout entière à la contemplation du portrait.

Un dimanche, je repérai un homme debout devant le portail, près de Jane. Dès qu'il m'aperçut, il m'appela et je reconnus un policier. Il m'invita d'un air sévère à me rapprocher du fourgon garé une allée plus loin, où attendait sa collègue, une jeune femme aux cheveux crépus.

— Qu'est-ce qui vous prend d'importuner Madame Bardoux ? Vous ne voyez pas qu'elle est atteinte de démence ?

— Si, bien sûr. Je... je ne fais rien de mal.

— C'est quoi ces extravagances ? Vous n'êtes pas de la famille, vous êtes repérée, un voisin vous a vue plusieurs fois danser devant elle et lui apporter des objets. Son fils m'a contacté pour que je vous sermonne.

— Quoi ? Mais non, c'est un malentendu. J'habite dans le secteur et je cours tous les dimanches, alors j'ai pris l'habitude de passer quelques minutes avec elle parce qu'elle m'est sympathique. Je voulais juste la distraire, la faire rire...

— Pas lui soutirer de l'argent ? Ou la voler, peut-être ?

— Mais pas du tout ! Vous ne comprenez pas, je ne lui veux aucun mal, au contraire ! Regardez !

Je lui tendis ma carte d'identité afin qu'il voie mon nom et mon adresse. Il en fit une photo à l'aide de son téléphone.

— Je n'ai rien à cacher, Monsieur, je travaille, j'ai une famille et il se trouve que cette vieille dame a attiré mon attention et que j'ai plaisir à la saluer le week-end. Je n'ai aucune arrière-pensée. C'est juste quelques minutes agréables de ma vie et de la sienne. Ça le dérange tant que ça, son fils ? Et pourquoi ce monsieur n'a pas pris la peine de sortir pour me parler ? Il est grand, non ?

Il me dévisagea longuement, scrutant ma sincérité. Sa collègue gardait les yeux baissés depuis le début. Puis il me rendit ma carte d'identité.

— Donc, vous habitez la rue Copernic ? Vous êtes bizarre, vous !

Plusieurs voisins vous ont remarquée et vous décrivent comme louche... mais j'ai envie de vous croire. Écoutez, Monsieur Bardoux a dû placer sa maman en Ehpad l'an dernier. Ça le rend malade mais il n'y avait pas d'autre solution. Elle ne peut plus rester seule et lui travaille beaucoup. Il tient un commerce, ce n'est pas un méchant bougre, je le connais. Alors il la prend le dimanche à la maison mais c'est compliqué : il n'y a plus de communication possible. Elle ne comprend plus rien. C'est très dur pour lui. Et c'est un grand timide...

— C'est triste ! Vous connaissez le prénom de la dame ?

— Non, mais vous savez, même ça, elle doit l'avoir oublié.

— Elle me fait penser à Miss Marple, la détective.

— Ah, son fils a peur que vous la perturbiez, que vous lui causiez du souci.

— Vous allez m'interdire de revenir la voir ? Vous pouvez donner mes coordonnées à ce monsieur et le rassurer, je suis disponible pour des explications.

— Écoutez, je vais le contacter et on verra bien.

— En tout cas, s'il porte plainte, vous savez où je suis pour me mettre les menottes mais attention... je cours vite !

Il esqua un sourire et nous primes congés sans éclats de voix. Le rideau de la fenêtre me sembla avoir légèrement bougé.

La semaine d'après, je m'arrêtai comme d'habitude sur mon parcours pour saluer ma vieille amie. Un second fauteuil de jardin avait été disposé près d'elle, ce que je pris comme une marque de bienveillance. Rien ni personne de spécial aux alentours. Le soleil d'avril dansait dans ses cheveux clairsemés. Lorsque je m'assis, elle posa sa main sur mon bras et sourit.

— Abigaël, te voilà !

Je lui rendis son sourire. De ma poche, je sortis une barre chocolatée, défit l'emballage et tendis une moitié à ma voisine. Elle ne se fit pas prier pour grignoter la friandise avec application tandis que je dégustais l'autre moitié.

— Hmmm, c'est bon, qu'est-ce que c'est, ma chérie ?

— Une barre de Mars, tu aimes ?

— J'adore ! Je n'en avais jamais mangé !

Et je compris que moi non plus, je n'avais jamais goûté une barre de Mars auparavant. À quoi se résume notre identité profonde lorsque la

mémoire part en vrille ? Quelle importance finalement le nom qu'on nous a donné, notre âge, notre profession, notre parcours ?

En vrai, nous ne faisons aucun mal, deux créatures humaines ordinaires sagement assises sur un trottoir, sans lien du sang, sans souvenirs communs et pourtant fortement reliées par un impalpable fil, sans jugement, sans promesse, sans bla-bla, absorbées dans la gourmandise de l'instant. À cette minute, je me dis que le reste n'avait vraiment aucune importance, et tant pis si personne ne comprenait. Tant pis pour les suspicieux.

À cette minute, et c'est cela qui comptait, Miss Marple, que moi seule avais su reconnaître dans ce monde d'égoïstes amnésiques, avait près d'elle sa chère Abigaël, enfin de retour après tout ce temps perdu.

Lettres de feu

Je regardais de loin, entre ombre et lumière, les photos dans les cadres de la chambre mauve à peine éclairée, tout en faisant répéter à ma patiente ses séries d'exercices. Madame Legrain, que je connaissais depuis une bonne dizaine d'années, avait chuté dans l'escalier de son immeuble de Vaucresson et devrait fournir de considérables efforts pour espérer marcher de nouveau après une fracture de la hanche. À quatre-vingt-dix ans passés, mes soins à domicile lui servaient surtout à conserver le moral et un peu de tonus. Ces séances de rééducation sont primordiales pour les personnes âgées et nous amènent, bien que nous courions toujours après le temps, à nouer des liens avec les plus sympathiques d'entre elles. Estelle Legrain était de celles-là ; elle parlait de moi, son « kiné préféré » avec beaucoup d'estime et d'affection, et j'avais plaisir à lui consacrer un peu plus de temps que prévu tant sa conversation était charmante.

— Vous êtes le petit-fils que j'aurais dû avoir ! répétait-elle à l'envi.

Elle avait dû vivre mille vies et être une très belle femme. Elle sortait du lot par sa culture, son charisme, son humour. L'esprit clair encore, jamais une plainte, et des anecdotes passionnantes, vécues ou inventées - qui peut dire ? - que j'étais avide d'entendre. Ses parents avaient tenu un restaurant près de Versailles, dont elle avait hérité et qui lui avait donné l'occasion de connaître une foule d'artistes, de Maurice Chevalier à Michèle Morgan. Je l'enviais d'avoir pu fréquenter de telles stars, d'avoir trinqué avec des étoiles du cinéma. Parfois, elle me faisait l'honneur de me montrer un album-photos où je la reconnaissais, pimpante, entre Charles Aznavour et Gérard Oury.

Un jour, elle m'invita à rester un peu plus longtemps afin de fêter son anniversaire. Je débouchai la bouteille de Ruinart qu'elle avait mise au frais et nous vidâmes quelques flûtes, comme deux complices à leur aise. Alors, sous l'effet grisant du breuvage, elle me parla comme elle ne l'avait jamais fait, avec nostalgie et à voix basse.

— Je veux vous dire un secret, Éric, car je n'ai plus beaucoup de temps et il n'y a qu'à vous que je peux me fier. Si, si ! Je sais que vous